

INTELLECTUELS : LA FAILLITE ?



sance d'un homme nouveau et de voir l'histoire se briser. Et quand Drieu, au début de l'occupation, va voir Otto Abetz, ambassadeur du Reich à Paris, n'oubliez pas qu'il lui dit : « *L'armée nazie est une armée révolutionnaire ! C'est une armée de libération !* » Ça paraît fou. Incroyable. Mais c'est comme ça. Et c'est bien la preuve que toutes ces histoires de révolution, d'homme nouveau, de recommencement, etc., ont été la vraie matrice des égarements du XX^e siècle. On commence enfin à en sortir. Et, dans votre famille politique comme dans la mienne, c'est quand même la meilleure nouvelle de cette fin du XX^e siècle.

“PLUS PROCHE D'ARAGON QUE DE DRIEU”

L.P. – En dépit de votre souci d'objectivité, vous écrivez que, cependant, vous vous sentez plus proche des intellectuels staliniens, parce que, malgré votre réprobation, vous sentez entre eux et vous une proximité de langue. De langue ? Qu'est-ce que cela signifie ?

B.-H.L. – J'essaie simplement d'être honnête. Je me suis rendu compte, en effet, au cours de ces années de travail sur les textes ou les archives filmées, que j'étais enclin non pas à plus d'indulgence mais à une plus grande faculté de compréhension lorsqu'il s'agissait d'un intellectuel stalinien que d'un intellectuel fasciste.

Les égarements d'un Aragon, par exemple, ne sont pas, en soi, moins « coupables » que ceux d'un Drieu La Rochelle. Et quant à Georges Bataille, sa proximité à la séduction fasciste n'est pas moins troublante que l'ultra-pétainisme de Mounier en 1940. Mais, que voulez-vous ? Il reste malgré tout cela, que je me sens plus proche d'Aragon ou de Bataille. Alors pourquoi ?

Eh bien, justement, c'est tout le sujet de mon livre : traquer ces affinités inarticulées qui font d'un écrivain celui qu'il est. En l'occurrence, et pour être très concret : je sais que, ayant trente ans en 1940, je n'aurais jamais, comme Mounier, adressé aux autorités de Vichy un programme clés en main de régénération de la jeunesse française ; mais je ne sais pas si, quelques années plus tôt, je ne me serais pas laissé aller, comme Malraux, à faire silence sur la répression des anarchistes à Barcelone.

C'est vraiment une affaire de famille. Il y a, vous le savez bien, et dans toutes les familles, des modèles de conduite. Eh bien, mettons qu'il y a aussi des modèles d'inconduite. Le modèle d'inconduite, pour

la famille d'en face, c'est Drieu ou Charbonne. Pour la mienne, c'est donc Malraux ou Aragon. Je ne peux pas vous en dire plus. Je ne peux pas, si je veux être honnête, dire les choses autrement. Et vous, d'ailleurs, qu'en pensez-vous ? Vous sentez-vous plus proche des uns que des autres ? Avez-vous le sentiment que vous auriez pu partager les égarements de Drieu – ou ceux de Romain Rolland ?

L.P. – Non. Egalement éloigné. Le messianisme politique, j'en ai horreur. A l'époque du grand débat fascisme-communisme, mon rêve, c'était d'aller en Inde dans un ashram. Après-guerre, sous la domination intellectuelle des communistes et crypto, j'ai souffert et fui intérieurement... Et justement, il y a une catégorie d'intellectuels que vous oubliez dans votre livre : ceux qui cherchaient leur salut ailleurs que dans l'Histoire. Je pense aux disciples de René Guénon, à ceux de Gurdjieff, à Daulmal, à Michaux : les aventuriers de l'espace du dedans. Ceux qui refusaient tout engagement dans l'Histoire. Il me semble que vous les avez ignorés ou négligés, comme si, pour vous, l'intellectuel était nécessairement (et essentiellement) engagé dans les questions du temps. Ceux-là aussi, mais d'une autre façon, ont contribué aux aventures de la liberté.

B.-H.L. – René Guénon a-t-il bien été un intellectuel non engagé ? Je n'en suis pas certain. Vous dites vous-même, dans le film, combien la pensée de Guénon a été essentielle dans le modelage de la sensibilité de l'époque. Vous parlez d'une pensée qui a mené certains jusqu'aux « formes les plus dures du fascisme »...

“LA TERREUR QUE FAISAIT REGNER BRETON”

L.P. – Cependant, ce n'est pas imputable à l'œuvre de Guénon, qui est au-delà de l'histoire. Mais je crains que nous ne parlions de gens aujourd'hui inconnus du public...

B.-H.L. – C'est comme Jean Bernier. Qui connaît aujourd'hui Jean Bernier ? C'est pourtant l'homme qui faisait le lien entre les surréalistes et les communistes, et qui invente la figure du poète révolutionnaire...

L.P. – J'aurais, par nature, penché vers les surréalistes, mais à distance de leur côté poète-révolutionnaire, et de leur dévotion idiote pour Trotski.

B.-H.L. – Lorsque j'étais jeune...

L.P. – Il y a moins longtemps que moi.

B.-H.L. – ... j'étais, comme toute ma génération, fasciné par l'aventure surréaliste. Maintenant, je suis beaucoup plus sévère.

L.P. – Moi aussi.

B.-H.L. – Je trouve même étrange, soit dit en passant, d'avoir pu rester aveugle aussi longtemps. Il y a le talent de Breton, certes. Le génie d'Aragon. Mais il y avait aussi, dans ce surréalisme, un ton terroriste et policier qui était insupportable. Je raconte dans le livre les détails de cette terreur que faisait régner Breton.

“UNE CONSCIENCE LIBRE N'A PAS DE CLIENTÈLE”

L.P. – Toujours l'immodestie des intellectuels qui se veulent grands prêtres, et aussi grands inquisiteurs.

B.-H.L. – Grands inquisiteurs, surtout. Saviez-vous que Breton publiait un « index » des livres interdits ? Oui, un index ! Comme le Saint-Office ! Tout ce qu'on peut dire, c'est que ces folies sont la contrepartie d'un engagement qui...

L.P. – D'autres se sont engagés dans les débats du siècle, mais sans fanatisme, avec mesure et finesse, sans se faire piéger par le révolutionnarisme, comme Aron ou Mauriac.

B.-H.L. – Ce n'est pas la même chose. Autant la figure de Mauriac me passionne, autant Aron me paraît moins intéressant.

L.P. – Peut-être, mais on ne peut accuser Aron d'engagements criminels. Et, à mes yeux, mieux valent la lucidité, la mesure de Raymond Aron que les égarements de Sartre.

B.-H.L. – La grande différence entre Mauriac (et, d'ailleurs, Sartre) et Aron, c'est que les premiers ont une œuvre – alors que l'autre n'en a pas. Il y a des livres d'Aron, bien sûr. Des tas de livres. Mais ce sont des livres de circonstance. Et qui ne composent pas, à proprement parler, une œuvre. Ce qui est fascinant, de surcroît, dans le cas de Mauriac, c'est l'incroyable liberté d'esprit qui lui fait contredire en permanence son milieu et ses idées d'origine. L'Espagne, d'abord. Puis l'Algérie et le Maroc. Un intellectuel est réellement grand lorsqu'il se met à penser contre sa tribu, voire contre lui-même...

L.P. – Combien de fois, avant de passer du « Figaro » à « l'Express » de Servan Schreiber, a-t-il dû se dire : « Je ne suis pas d'accord avec les gens qui m'approuvent. » Une conscience libre ne peut être contenue dans la classe ou dans sa communauté d'origine. Une conscience vraiment libre n'a pas de clientèle ; ou du moins, pas de clientèle fixe. C'est au nom-

